

ARTS

# CYPRIEN GAILLARD SÈME LE VENT

Par Judicaël Lavrador

— 14 septembre 2015 à 18:36



Nightlife de Cyprien Gaillard. Photo Cyprien Gaillard.



Dans les salles noires des biennales, on a plus souvent vu des gens ne pas rester jusqu'au bout de la projection d'une vidéo (pas plus de cinq minutes en général), que des gens à ce point captivés par le film de Cyprien Gaillard qu'il faille les prier de ne pas se tenir debout au beau milieu de la salle. On ne l'a pas fait, on s'est retenu parce que ce couple âgé, lunettes 3D sur le nez, qui occultait un pan de l'écran était, comme nous, sous le charme envoûtant de *Nightlife*, dernier opus en date de

l'artiste français, prix Marcel-Duchamp en 2010, qui avait déjà en 2007 fait paniquer le milieu de l'art avec *Desniansky Raion*, vidéo hooligan et vandale nappée du tube de Koudlam. *Nightlife* dure de même un petit quart d'heure, avec en bande-son criarde et berçante à la fois un sample des deux versions d'une chanson d'Alton Ellis, titrée en 1969 *Blackman's World* et dont le refrain résigné («*I was born a loser*») finit par se reprendre et par proclamer «*I was born a winner*», dans la version de 1971, *Black Man's Pride*. Sur cette rengaine, dans le film de Cyprien Gaillard, les branchages d'arbres importés ou transplantés dans les rues de Los Angeles et de Cleveland se mettent, la nuit, à danser follement, agités et excités par des bourrasques mystérieuses et hallucinogènes, emportant avec eux, et en 3D donc, la lucidité d'un spectateur plus trop en mesure à la fin de se rendre compte qu'un arbre, un seul, un chêne, ne valse pas : celui que le sprinteur noir américain Jesse Owens a ramené de Berlin en 1936, en récompense de ses victoires, des mains de nazis écœurés, pour le planter devant son école primaire.

Photo Cyprien Gaillard ◀

Judicaël Lavrador

*Nightlife de Cyprien Gaillard*